VOIX SACREES ET VOIX DE LA MORT DANS LES AUTOBIOGRAPHIES DE SARTRE ET DE CHATEAUBRIAND

Carmen ONEL
Université de Piteşti

Résumé : *La mort semble être un personnage assez fidèle à l'autobiographie de Sartre. Elle est celle qui lui annonce la gloire, mais qui lui provoque, en même temps, la terreur. Elle devient sa destination finale, tandis que chez Chateaubriand, elle semble être plutôt le point de départ de l'histoire. Car celui-ci décide de jouer le rôle du narrateur, après sa mort.*

Mots-clés : ***voix sacrées, mort, hyperénonciateur.***

L'autobiographie représente un genre littéraire dont Lejeune situe l'émergence à la fin du XVIIIème siècle.L'auteur, le narrateur et le personnage principal y sont la même personne. C'est l'auteur qui raconte ses souvenirs, dans un récit homodiégétique, qui a deux destinataires, lui-même et le lecteur, et deux destinateurs, deux **je** qui co-existent : celui du moment de l'événement raconté, du passé, et celui du moment de l'écriture, du présent.

Spitzer nomme ces deux actants du récit autobiographique *erzahltes Ich* ou *je narré* et *erzahlendes Ich* ou *je narrant.* L'auteur –narrateur peut s'identifier au **je** d'autrefois ou il peut prendre du recul et avoir une vision critique sur tel ou tel souvenir.

C'est ce que nous allons étudier dans l'article que nous proposons : la manière dont les narrateurs choisissent de faire connaître aux narrataires leurs expériences, réelles ou imaginaires, avec un monde surnaturel où, ce sont les voix de la Mort et les voix sacrées qui parlent.

Outre ces voix insolites, c'est aussi la voix d'un hyperénonciateur qu'on entend dans les fragments choisis. Maingueneau définit cette instance comme celle qui *garantit l'unité et la validité de l'irréductible multiplicité des énoncés du Thésaurus, et, d'autre part, confirme les membres de la communauté dans leur identité, par le simple fait qu'ils entretiennent une relation privilégiée avec lui* (MAINGUENEAU, 2004 : 123)

C'est dans ce cas-ci que le narrateur semble s'effacer du discours et laisser parler l'hyperénonciateur, même si celui-ci *ne peut pas être à proprement parler un locuteur.* (MAINGUENEAU, 2004: 123)

Le narrateur-*je narrant* Sartre raconte son expérience avec la Mort en cédant la place au *je narré :*

Je vis la mort. A cinq ans […] je la voyais mais je n'osais rien dire. Quai Voltaire, une fois, nous la rencontrâmes, c'était une vieille dame grande et folle, vêtue de noir, elle marmonna sur mon passage : « Cet enfant, je le mettrai dans ma poche. […] A cette époque, j'avais rendez-vous toutes les nuits avec elle dans mon lit. C'était un rite : il fallait que je me couche sur le côté gauche, le nez vers la ruelle ; j'attendais, tout tremblant, et elle m'apparaissait, squelette très conformiste, avec une faux ; j'avais alors la permission de me retourner sur le côté droit, elle s'en allait, je pouvais dormir tranquille.(SARTRE, 1964 *:* 82)

Normalement, l'homme ne peut pas voir la Mort, mais la tradition la décrit comme dame vêtue de noir, portant une faux et ayant l'alure d'un squelette. C'est ainsi que le narrateur – je narré la voit à cinq ans.

BDD-A5746 © 2009 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:34 UTC)

Le pronom de la première personne du pluriel, **nous,** suggère la présence d'un témoin. Celui-ci n'est pas identifié à tel ou tel personnage, mais le narrateur le place à côté de lui au moment de la rencontre. Sans préciser, quand même, le fait que ce témoin aurait vu la Mort, tout comme il l'avait fait.

Il est vrai qu'elle semble plus véridique l'affirmation du narrateur, dès que nous apprenons qu'il n'était pas seul au moment où il voyait la Mort. Mais, lorsqu'il parle de cette même rencontre avec elle, le narrateur emploie le passé simple: *Je vis, nous la rencontrâmes, elle marmonna*. A notre avis, ce temps verbal n'est pas du tout un choix aléatoire. *Comme il individualise le procès, il est le plus approprié pour représenter les événements importants, les faits de premier plan.* (RIEGEL, 1999: 304) et *confère une grande autonomie* (RIEGEL, 1999: 304) et *peut leur ajouter « une connotation d'ancienneté », comme le montrent les contes.* (RIEGEL, 1999: 304)

De ces affirmations que Riegel fait dans sa *Grammaire méthodique du français*, nous retenons les mots *importants* et *contes.* Le premier, l'adjectif du nom *événements,* confirme le statut que le narrateur attribue à la rencontre avec la Mort : *Je vis la mort, nous la rencontrâmes*, tandis que le deuxième, *conte,* nous fait penser à une histoire imaginée et non pas vécue par le narrateur.

Il y a pourtant un pacte que le narrateur autobiographique fait avec son narrataire. C'est le pacte qui garantit la vérité ou, au moins, la ressemblance des faits racontés à la vérité de la vie réelle, de tout ce que le narrateur raconte.

Exprimé par le passé simple, l'événement important et, tout d'abord ponctuel, de la rencontre avec la Mort, prend ensuite un aspect répétitif. L'emploi de l'imparfait nous fait le percevoir « *de l'intérieur», dans son écoulement, dans la continuité de son déroulement, sans terme final marqué* (RIEGEL, 1999 : 306), car la Mort apparaissait *toutes les nuits,* comme si *c'était un rite.*

Ainsi est-il que nous sommes tentés de nous demander quel est le but de ces visions et pourquoi le je narrant les raconte? Deux réponses seraient possibles: soit le narrateur veut souligner le fait qu'il n'était pas comme tous les autres et qu'il pouvait voir ce que ceux-ci ne voyaient guère (en ce cas, les visions sont réelles), soit il veut faire connaitre au narrataire l'état d'aliénation qui faisait du je narré un petit enfant à pouvoirs bizarres et, dans ce cas, les visions n'étaient que des illusions visuelles et auditives.

Etant donnée l'incertitude à laquelle cette histoire jette le narrataire, nous croirions que c'est le deuxième cas qui exprime l'intention du narrateur de se peindre tel qu'il était. De toute façon, le je narré est un personnage exceptionnel, qui a le pouvoir de faire parler celle qui pour les gens simples, ne parle jamais. Car elle ne fait pas partie du monde des hommes, mais d'un monde surnaturel, que ceux-ci ne peuvent pas maîtriser.

Dans ce fragment de discours, le narrateur fait entendre plusieurs voix : tout d'abord, celle de la tradition qui joue le rôle de l'hyperénonciateur et dont le point de vue est : *La Mort est une dame vieille, vêtue de noir, une faux à la main et à allure de squelette* ; ensuite c'est la voix de la Mort que les pouvoirs du je narré font entendre : *Cet enfant, je le mettrai dans ma poche* et, enfin, celle exprimant l'accord entre la Mort et l'enfant-je narré. Celui-ci sait qu'après avoir vu la Mort, il a la permission de dormir.

Il est bien évident que la Mort ne peut parler que dans des situations exceptionnelles et qu'elle ne peut être entendue que par des personnages exceptionnels, dont l'imagination est très riche et, parfois, même maladive.

BDD-A5746 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:34 UTC)

Pourtant, la polyphonie surgit de chaque énoncé de ce fragment de discours et le narrateur-je narrant partage avec son narrataire et la responsabilité de la créer et le résultat auquel ils arrivent ensemble.

En fait, le narrateur rappelle au narrataire ce que celui-ci devrait déjà connaître, à savoir, *toutes les pythies sont des mortes, chacun sait cela ; tous les enfants sont des miroirs de mort.* (SARTRE, 1964 : 28)

C'est de la sagesse populaire que sortent ces affirmations que le narrateur considère déjà connues par tout le monde. Et il le dit tout clairement: *chacun sait cela* ; il est donc le porte-parole de toute une génération mais aussi de son narrataire qui doit nécessairement connaître, lui aussi, ces maximes. Sans en donner plus d'explications, le narrateur se penche encore sur des faits de vie déjà vérifiés et que tout le monde connaît. Il est naturel et tous le savent que *dans la lutte des générations, enfants et vieillards font souvent cause commune : les uns rendent les oracles, les autres les déchiffrent.* (SARTRE, 1964 : 28)

Alors, qui est-ce qui parle dans cet énoncé? A notre avis, on y entend à la fois la voix de l'hyperénonciateur qui est l'expérience de vie des générations antérieures au narrateur, celle du narrateur qui en est d'accord, mais aussi celle du narrataire qui est conscient de la réalité et de la vérité des choses racontées et qui pourrait parler lui-même au lieu du narrateur.

La mort était mon vertige parce que je n'aimais pas vivre : c'est ce qui explique la terreur qu'elle m'inspirait. En l'identifiant à la gloire, j'en fis ma destination. (SARTRE, 1964: 162)

Il parait que la mort est un personnage assez fidèle à l'autobiographie de Sartre. Elle est la raison pour laquelle l'auteur analyse sa vie. Elle est la raison pour laquelle il sent parfois la terreur et, celle-ci atténue sa joie de rencontrer ce bizarre personnage qui vient d'un autre monde pour lui apporter la gloire. C'est, donc, la terreur et la joie qui trouve, à la fois, leur place dans l'âme du narrateur-je narré.

C'est la présence de l'imparfait *était, je n'aimais pas, glaçait* qui place l'histoire dans le passé du narrateur. Et, celui-ci ne fait que rapporter les états d'esprit qui le dominaient à un certain moment de sa vie.

Je n'aime pas vivre, La mort est mon vertige, La mort me fait peur ou *La mort est ma destination* sont les points de vue du je narré, que le je narrant reprend et présente à son narrataire, y intervenant par des conclusions exprimés au présent.

Il est naturel que ce soit le narrateur-je narrant celui qui dise : *La terreur que la mort m'inspirait s'explique par le fait qu'elle était mon vertige.* C'est lui qui connaît très bien les détails de sa vie antérieure et de ses sentiments, c'est lui qui peut les expliquer et il le fait en manifestant son pouvoir de créateur omniscient. C'est toujours le dédoublement auquel son narrataire a été témoin, dès le début de son histoire, qui le fait sentir tantôt la peur, tantôt la joie d'être si proche de la mort. Mais en tout cas elle devient sa destination. En regardant le moment de sa mort en tant que moment de la gloire : *La mort est ma gloire*, le je narré cherche ce moment que le je narrant pose en destination finale. C'est la destination finale de deux chemins : celui de la vie, mais surtout, celui de sa création littéraire. Celle-ci a toujours cherché son rôle et sa destinée, traduits les deux en une seule destination : la mort.

Pourquoi la mort ? Car, il est déjà connu le fait que presque tous les auteurs connaissent la gloire de leur travail littéraire après leur mort. Le narrateur ne fait donc qu'exprimer la voix de la tradition littéraire en exprimant la voix d'un de ses **moi** antérieurs. Et il s'y attache en polyphonie du devenir, ses deux voix étant gouvernées

BDD-A5746 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:34 UTC)

par celle de l'hyperénonciateur, représenté par la tradition littéraire que le narrataire doit connaître tout comme la connaît le narrateur.

A la différence de Sartre, qui pose la Mort en destination finale, Chateaubriand l'envisage comme point de départ de sa démarche autobiographique :

J'ai *toujours supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. (*Chateaubriand, s.d. : 18).

Et sa voix devient une voix *qui sort de la tombe et que l'on entend dans tout le cours du récit.* (Chateaubriand, s.d. : 18), tandis que *ma narration sera alors accompagnée de ces voix qui ont quelque chose de sacré, parce qu'elles sortent du sépulcre.* (CHATEAUBRIAND, s.d. : 21)

Chez Chateaubriand, le narrateur insère, donc, dès le début de l'autobiographie, l'idée du sépulcre, l'idée de la voix qui parle de la tombe et qui est hors de soi, parce qu'elle vient d'au-delà de la mort. Et c'est avec cette voix que le narrateur est convaincu qu'il parlerait à son narrataire.

Ceux qui seraient troublés par ces peintures et tentés d'imiter ces folies, ceux qui s'attacheraient à ma mémoire par mes chimères, se doivent souvenir qu'ils n'entendent que la voix d'un mort. Lecteur, que je ne connaîtrai jamais, rien n'est demeuré : il ne reste de moi que ce que je suis entre les mains du Dieu vivant qui m'a jugé. (Chateaubriand, s.d. : 125)

Il s'adresse à celui-ci à la troisième personne du pluriel, afin de lui attirer l'attention de manière tout à fait objective que ce n'est pas Chateaubriand vivant qui parle et qui crée toutes les images dont il est le destinataire. Mais c'est une voix finale, celle qui fait parler le dernier **moi** d'une personnalité, c'est-à-dire celui de la mort : dès qu'il est mort, l'homme ne peut plus développer d'autres **moi**. Il n'en existe plus qu'un seul, celui qui est la synthèse de tous les autres et celui-ci n'existe qu'après la mort pour qu'il ne change plus et pour qu'il dise tout sur la personnalité qu'il ait achevé au moment de son installation.

C'est cette voix finale qui devrait raisonner dans tout le discours autobiographique, si les choses se passaient telles qu'elles avaient été projetées par le narrateur. Et la polyphonie du narrateur serait parfaite, car le **moi** final serait complet et parfait. Et, le plus important, il serait omniscient et l'on ne pourrait pas contredire. Car ce n'est qu'une voix morte, dont la communication avec les autres, du monde des vivants, n'a qu'un seul sens : de son côté vers celui des autres.

L'histoire d'un personnage qui n'est plus rien est présentée ainsi par une voix qui est tout. Et le narrateur s'adresse au narrataire en employant le vocatif et en le nommant *Lecteur*.

Il est à remarquer la tendance qu'a Chateaubriand de restreindre la catégorie de ses lecteurs – narrataires, en leur donnant de diverses énigmes à déchiffrer, en se basant sur leurs connaissances, sans lesquelles rien ne pourrait être fait.

Cette fois-ci, le narrataire est celui que le narrateur ne connaîtra jamais, puisqu'il est mort au moment où le premier prend son statut de narrataire. C'est pourquoi il lui attire encore une fois l'attention. Les voix qu'il entendra seront toutes dominées par celle d'un mort, qui a le pouvoir suprême et qui renferme en elle toutes les voix de celui qui a vécu. En l'entendant donc, on entend plusieurs qui témoignent de la vérité et de la suprématie de la voix sacrée.

BIBLIOGRAPHIE

Chateaubriand, R., *Mémoires d'outre-tombe*, Hachette, Paris, s.d.
Lejeune, Ph., *Le pacte autobiographique*, Editions du Seuil, Paris, 1996

BDD-A5746 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:34 UTC)

Maingueneau , D., *Hyperénonciateur et « particitation »* in *Langages 156*, 2004
Riegel, M., *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris, 1999
Sartre, J.P., *Les Mots*, Gallimard, Paris, 1964.

BDD-A5746 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:34 UTC)